

*Gide,
lecteur et critique*

Études

réunies par
Walter C. PUTNAM
(University of New Mexico)

de

Arthur R. BABCOCK
(University of Southern California)

Catharine Savage BROSMAN
(Tulane University)

Mortimer Martin GUINEY
(Kenyon College)

Elizabeth R. JACKSON
(San Diego State University)

Janet LUNGSTRUM
(University of Virginia)

David SPURR
(University of Illinois)

C. D. E. TOLTON
(University of Toronto)

Marie A. WÉGIMONT
(Old Dominion University)

Gide et les *Essais* de Montaigne : deux lectures divergentes

par
Marie A. WÉGIMONT

La présente étude analyse deux courts essais : *Suivant Montaigne* et *Essai sur Montaigne* (*SM*, *EM*), que Gide consacre à Michel de Montaigne en 1929 alors qu'il relit les *Essais*¹. Les critiques qui ont lu ces deux essais ont noté le caractère hâtif et erratique de la lecture de Gide, ce que celui-ci reconnaît d'ailleurs lui-même². « Tel que je suis, je le prends tel qu'il est. Il m'aurait pardonné de parler de lui de cette manière désultoire qui lui est propre. Tout ordre qu'on essaie d'apporter en un tel sujet le trahit. » (3-4³). Ceci est vrai pour *SM*, mais non pour l'*EM*. Ce dernier révèle un lecteur pondéré qui a saisi l'essentiel de la pensée des *Essais* en les lisant avec sympathie et admiration. *SM* au contraire trahit un lecteur qui, inexplicablement, n'a pas compris les principes fondamentaux de la vision de Montaigne, qui regimbe, critique, soupçonne, accuse, et qui au fond n'a pas lu avec sympathie. C'est cependant ce lecteur-ci qui nous intéresse le plus car, s'il est souvent injuste avec Montaigne, il est aussi plus impulsif, plus spontané, relativement plus candide et par là trahit davantage sa propre nature que le Gide

1. Ces deux œuvres ne sont pas bien connues car elles n'ont plus été réimprimées depuis l'édition des *Œuvres complètes*, vol. XV, 1939. Un « Montaigne » avait été demandé à André Gide par André Malraux pour une *Histoire de la Littérature* dont la N.R.F. lui avait confié l'organisation. *Montaigne* parut dans *Commerce* (n° XVIII, hiver 1928), *Suivant Montaigne* dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1929, donc avant le volume qui, sous le titre *Essai sur Montaigne*, réunissait les deux textes (Éd. de la Pléiade, J. Schiffrin), achevé d'imprimer le 10 juin 1929.

2. Voir en particulier Frieda Brown, « Peace and Conflict : A new look at Montaigne and Gide », *French Studies* (Oxford), vol. 25, 1971, pp. 1-9 ; Michel Guggenheim, « Gide and Montaigne », *Yale French Studies*, n° 7, 1951, pp. 107-14.

3. Nos renvois sont faits au tome XV des *Œuvres complètes* d'André Gide, éd. augmentée de textes inédits, établie par L. Martin-Chauffier, Paris : Éd. de la NRF, 1939.

de l'*EM*.

Dans *SM* Gide regimbe de plusieurs façons. Cet essai frappe par un ton et un langage mordants à l'égard de Montaigne. Gide compare celui-ci à Sancho Pança : « c'est aux dépens de Don Quichotte que, peu à peu, grandit en lui Sancho Pança » (52), alors que dans l'*EM* il salue « la sagesse à la Sancho Pança (que du reste je suis bien loin de mépriser) » (18). Ou bien il dit, désinvolte : « Montaigne n'est pas si capon que cela » (59), ou : « évidemment il a peur de se faire taper sur les doigts » (61). Le mot « cautèle » est lancé plusieurs fois (42, 61), de même que le mot « peur », alors que dans l'*EM* celle-ci devient « prudence » et que la « cauteleuse palinodie » y est justifiée par « le besoin de faire parvenir jusqu'à nous sa marchandise » (20). On trouve même deux fois le mot « hypocrite » (61, 62), et pire encore, le mot « cynique » (37). Gide endosse l'accusation de Marcellinus qui compare Montaigne à Julien l'Apostat (20, 21). Mais l'injure la plus grave est encore celle qu'il porte contre les *Essais* dont les deux tiers ne seraient que « bavardage. Je reste épouvanté »... (43), tandis que dans l'*EM* un Gide beaucoup plus courtois « découvre à travers beaucoup de bavardage et de fatras [...] des vérités des plus exquises » (12).

Un deuxième signe de regimbement apparaît face à la position religieuse de Montaigne, qui gêne Gide et suscite de constantes réticences. D'emblée, dès la première section de *SM*, il s'attaque au fond du problème de la morale, c'est-à-dire à son fondement transcendantal, et il critique le relativisme de Montaigne : « Tout ainsi que des chemins, j'en évite volontiers les costez pandans & glissans & me jette dans le battu le plus boueux & enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas, & y cherche seur-té... » (35). S'étant réservé à lui seul l'autorité de choisir en matière morale ce qui convient le mieux à sa nature, Montaigne a décidé que le chemin le plus sûr serait le plus bas. Gide repère vite que la faille de ce choix est dans l'impuissance du relativisme de la morale naturelle. Très judicieusement il rétorque à Montaigne que l'homme peut toujours « aller plus bas » et qu'il n'y a donc pas de « seur-té » dans ce chemin-là. Dommage que pour renforcer son argument il fasse un détour par un chemin dangereux. À peine a-t-il prononcé le mot « absolu » qu'il est catapulté malgré lui vers les hautes sphères de la religion au point d'en oublier son esprit laïque : « Ici le chrétien reprend l'avantage ; combien plus solide, plus rassurante et plus assurée l'idée qu'il peut se faire de son Dieu ; moins croulante la morale que, là-dessus (ou là-dessous), il édifie » (35-6). Sans doute peu après balaie-t-il tout cela d'un coup avec le mot « mythologie ». Le fait est qu'il a montré pendant quelques instants que la religion n'est jamais très loin de son esprit et qu'il s'émeut en y pensant.

Ne voilà-t-il pas en effet qu'il s'excite, entre en dialogue imaginaire avec un matérialiste surgi de nulle part, qui représente peut-être Montaigne, et qui émet une espèce d'oracle : « Elle [la confiance matérialiste] ne peut que céder la place à des *Lois* » (36). Ce qui met Gide en émoi : on l'entend en effet qui lâche un juron : « Eh parbleu ! », et qui se met belle-queusement en campagne, embrigadant d'office ses lecteurs sous la bannière du « nous » : « Eh parbleu ! ce sont celles-là [les lois] que NOUS cherchons, et toute mythologie NOUS importune, qui les offusque et NOUS détourne de les chercher » (36) (nous soulignons). On voit donc que dès les premières lignes de son *SM* Gide entraîne soudain Dieu et le chrétien dans une discussion morale, où ils n'ont que faire et où Montaigne ne les a pas invités, mais où lui ne cessera de les inviter durant tout cet essai.

La seconde section de *SM* poursuit l'idée de la première, c'est-à-dire la recherche du fondement absolu de la morale, en transposant celle-ci du plan général au cas précis du repentir. Le repentir est la pierre de touche de l'édifice de la morale : prouver son universalité, c'est donner sa transcendance à la morale. C'est pourquoi Montaigne lui consacre un chapitre entier des *Essais*. Gide lit ce chapitre en l'interprétant selon une méthode insidieuse qui est typique de tout le *SM*. Aussi allons-nous l'analyser dans le plus grand détail¹.

« ... car, quant aux miracles je n'y touche jamais. » [1]

L'attitude de Montaigne en face de la religion est déjà presque celle de Molière. Sans doute révère-t-il la véritable ; mais peut-être point tant qu'il ne suspecte la fausse : [1 a]

« Je ne trouve aucune qualité si aysée à contrefaire que la devotion, si on y conforme les meurs & la vie : son essence est abstruse & occulte ; les apparences, faciles et pompeuses, » [2]

et suit immédiatement le passage de Montaigne le mieux fait pour indigner un vrai chrétien, où il ose déclarer : [2 a]

« À circonstances pareilles, je seroy tousjours tel. » [3]

Pourtant Bossuet lui-même désavouerait-il cette déclaration : [3 a]

« Je ne cognoy pas de repentance superficielle, moyenne & de ceremonie.

1. Les passages qui vont suivre sont tirés des pp. 36-8 de *Suivant Montaigne des Œuvres complètes*. Nous citons d'abord le texte de Montaigne en italiques, suivi du commentaire de Gide. Nous avons numéroté de 1 à 9 les passages de Montaigne, et de 1a à 9a les commentaires de Gide, pour éviter de devoir les répéter au fur et à mesure que nous les analysons.

Il faut qu'elle me touche de toutes parts avant que je le nomme ainsin, et qu'elle pinse mes entrailles et les afflige autant profondément que Dieu me voit, et autant universellement. » [4]

Mais cette repentance-là, précisément, il déclare sitôt après ne la point connaître ; et l'état d'âme qu'il peint ensuite pourrait donner le change, mais il ajoute honnêtement :

« Cela ne s'appelle pas repentir. » [5]

Et, de crainte que l'on s'y méprenne, il insiste encore :

« Au demeurant, je hay cest accidental repentir que l'aage apporte. [...] » [6]

Les quelques pages qui suivent et ne font que commenter ceci, sont des plus cyniquement hardies, des plus belles, des plus perspicaces et neuves :

« La jeunesse & le plaisir n'ont pas fait autrefois que j'aie mescogneu le visage du vice en la volupté ; ny ne faict à cette heure le degoust que les ans m'apportent, que je mescognoisse celui de la volupté au vice... [...] » [7]

« Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ay vescu ; ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'advenir. » [8]

et enfin ces quelques mots où se résume sa morale :

« Heureusement, puisque c'est naturellement. » [9]

Le lecteur ordinaire qui a lu le chapitre du repentir dans les *Essais* ne peut manquer la thèse centrale très simple de Montaigne : la vie selon la loi naturelle ne connaît pas le repentir, il faut ignorer les tabous et vivre en païen. Mais Gide n'est pas un lecteur ordinaire. Il n'est pas immédiatement convaincu que le paganisme de Montaigne est parfait. Il soupçonne que Montaigne se repent et qu'il se repent chrétiennement. Montaigne a beau répéter à chaque ligne de son chapitre que sa morale reste en dehors de la religion et que le repentir n'y a pas de place, Gide s'évertue à y discerner un élément religieux. Il commence par citer et commenter trois pensées de Montaigne [1, 1a, 2, 2a, 3, 3a, 4, 4a] qui, sans être favorables à la religion, ne parlent que d'elle et qui, il faut le noter, n'ont aucun rapport avec le sujet du repentir. La première citation [1] est exemplaire à cet égard. Gide va pêcher dans le livre II une petite remarque si peu importante qu'elle est mise entre parenthèses dans un contexte où Montaigne parle de médecine et de drogues prodigieuses mais où il ne pense pas au miracle et encore moins à la religion. Or Gide transporte cette clause au livre III après l'avoir amputée de ses parenthèses et la cite en tête de la

deuxième section ¹ où le mot « miracle » prend hors de son contexte original une place primordiale et un sens religieux. En effet le mot « miracle » est suivi immédiatement par : « L'attitude de Montaigne en face de la religion [...] », « celle de Molière », « la véritable », « la dévotion », « un chrétien », etc. Bref Gide entoure d'un écran de couleur religieuse ce chapitre qui est purement profane, même si Montaigne y prononce l'une ou l'autre fois le nom de Dieu. Ironiquement, du sujet du charlatanisme médical Gide tire par un tour de passe-passe un sujet religieux. Un peu plus loin, un autre tour de passe-passe fera disparaître l'élément religieux. Mais cela n'empêche que pendant quelques instants il n'a pu empêcher sa conscience de se tremper dans les eaux de la religion. Montaigne ayant juré ses grands dieux qu'il ne se repent en aucune façon, il n'était vraiment pas nécessaire que Gide discute ici de religion, véritable ou non, ou de dévotion, véritable ou fausse. Il ne semble pouvoir comprendre que Montaigne ait pu éliminer radicalement et définitivement de son univers le repentir chrétien et donc la transcendance religieuse dans la morale.

S'obstinant dans son idée, Gide croit à un moment donné prendre Montaigne en flagrant délit de religiosité. Il recrute Bossuet [3a] pour bénir les bonnes dispositions religieuses qu'il croit voir en Montaigne. Le lecteur découvre enfin l'astuce que Gide est en train de concocter depuis la citation des « miracles ». Il n'a créé un air de religion depuis le début que pour mieux amener la preuve de la religiosité de Montaigne et démontrer que celui-ci se contredit [4a]. Il s'agit ici d'un véritable tour de force, plus astucieux que le tour de passe-passe du « miracle ».

Première astuce : Gide est allé repêcher au fond du chapitre du repentir une petite phrase, ambiguë mais très belle, dont le lyrisme possède une résonance religieuse — mais seulement une résonance, par laquelle Montaigne semble — mais semble seulement, éprouver un repentir chrétien [4]. La vérité est que l'accent d'intention de cette phrase ne repose pas sur les mots « elle [la repentance] me touche [...] pinse [...] et afflige », mais bien sur les mots « Il faut que [...] universellement » qui expriment le caractère idéal et utopique de la vraie repentance. Montaigne veut dire ceci : pour qu'il y ait vraie repentance, il faudrait que non seulement elle me pinse les entrailles (ce qui n'est pas), mais qu'elle pinse celles de chaque être humain sans exception, bref qu'elle soit universelle (ce qui est tout à fait improbable) ².

1. *Suivant Montaigne* est divisé en vingt-cinq sections, non numérotées par Gide mais par nous, pour simplifier nos renvois.

2. Dans *L'Étranger* d'Albert Camus, le juge d'instruction déclare que l'absence

Deuxième astuce : outre les deux citations et trois commentaires [1, 1a, 2, 2a, 3a] à tonalité religieuse marquée, il dramatise quelque peu par une note de scandale « le vrai chrétien » que Montaigne « indigné » [2a] et par l'évocation de la figure de Bossuet qui vient cautionner Montaigne.

Troisième astuce : après la phrase-vedette du flagrant délit, Gide fait volte-face, assurant qu'en effet, comme tout le monde le sait, Montaigne n'est ni repentant ni chrétien [4a].

Quatrième astuce : ayant constaté d'abord que Montaigne est chrétien, ensuite qu'il ne l'est pas, que donc il se contredit et que donc il est faux catholique et vrai païen, Gide affirme que Montaigne est un « cynique ».

Si l'on met ces accusations à part, Gide a donc finalement reconnu la vérité centrale du chapitre « Du repentir » : Montaigne n'est ni chrétien ni repentant. Mais alors pourquoi ce noir soupçon d'un penchant religieux, si c'est pour finir par porter aux nues le laïcisme de Montaigne [6a] ? Cet éloge a en effet quelque chose d'incongru : Gide déclare que les pages où Montaigne expose son manque total de repentir « sont des plus CYNIQUEMENT hardies, des plus belles, des plus perspicaces et neuves » [6a] (nous soulignons). Hardies, belles, perspicaces et neuves, elles ne le sont pas. Bien au contraire, Montaigne a expliqué de façon très raisonnable et convaincante son manque total de repentir : les déportements de sa jeunesse comme ceux de sa vieillesse, il les a « conduits avec ORDRE, SELON MOY » (Pléiade, 791¹. Nous soulignons). Détecter un ordre relativement parfait dans les fluctuations, les contradictions et la multiplicité du moi comme Montaigne le fait, c'est ce que Gide lecteur des *Essais* à l'époque de *SM* ne peut encore accomplir car il lui manque, semble-t-il, l'ordre de la transcendance et l'harmonie entre les pentes contraires du moi.

La structure compliquée de cette section traduit bien les réticences soupçonneuses de Gide. Ces soupçons insidieux, qui ont presque complètement disparu dans l'*EM*, sont injustes. Dans *SM*, Gide-lecteur donne franchement l'impression de n'avoir pas lu ou relu ces textes fondamentaux de Montaigne sur son catholicisme, sur son contentement moral et

de repentir et l'incroyance de Meursault menacent sa foi dans l'existence de Dieu.
1. Michel de Montaigne, *Essais* (texte établi et annoté par Albert Thibaudet, Paris, NRF, « Bibl. de la Pléiade », 1933). Nous nous sommes servis de cette édition particulière au lieu de la plus récente, datée de 1962, étant donné que les références marginales des citations dans les *Œuvres complètes* de Gide ont été faites (de façon approximative) sur l'édition de 1933.

sur ses contradictions.

Le catholicisme de Montaigne est beaucoup moins hypocrite qu'il n'en a l'air. Montaigne, qui va à la messe le dimanche et qui pratique sans ferveur les rites de l'Eglise, est le typique catholique comme tout le monde, et il est le premier à le reconnaître. Conformiste, il l'est par raison d'État — le régime est en danger ; par tempérament — il a horreur des disputes ; mais aussi par formation. Il croit en Dieu à sa façon, ou plutôt à la façon des fidéistes sceptiques. Hugo Friedrich nous explique ce que cela signifie¹. Comme de nombreux catholiques de son époque, Montaigne avait été séduit par la conception religieuse paradoxale de la secte des fidéistes sceptiques, qui étaient très influents en France depuis plusieurs siècles : sceptiques, ils ne voyaient dans l'homme et dans l'univers chaotique que contradictions et incertitudes ; fidéistes, ils ont fait le grand saut dans l'absurde d'une foi aveugle : leur Dieu, qui est totalement incompréhensible, inaccessible et indifférent, ne leur offre qu'une transcendance sans bienfaits, mais aussi sans obligations. Cette foi, que Montaigne lui-même juge « chétive », lui offre cependant un avantage énorme puisqu'elle libère ses forces de l'angoisse existentielle et tourne toute l'énergie de celles-ci vers les fruits de la terre.

Les contradictions chez Montaigne ne sont pas un défaut de logique, mais au contraire le couronnement de sa pensée : « je me contredits bien à l'aventure, mais la vérité, [...] je ne la contredy point. » Justement, l'essence de cette vérité est la contradiction : « C'est un contrerolle de divers et muables accidens et d'imaginacions irresoluës et, quand il y eschet, contraires : soit que je sois autre moimesme, soit que je saisisse les subjects par autres circonstances et considerations » (Pléiade, 773).

La morale naturelle de Montaigne n'est pas celle du païen ordinaire, mais bien l'aboutissement d'une pensée longuement mûrie à partir du fidéisme sceptique et de la loi universelle de la contradiction. En effet, le Dieu des fidéistes n'imposant aucun commandement, Montaigne n'est pas susceptible de culpabilité ni de repentir, il a la conscience libre et le corps léger. La contradiction étant universelle, Montaigne ne cherche plus qu'une chose : discerner les singularités de sa propre nature, en découvrir des véritables pentes afin que le moi puisse agir en complète harmonie avec sa multiplicité dans les circonstances du moment donné et réaliser ainsi la vérité toute relative de ce qu'on appelle généralement le Bien. L'ascension des pentes du moi devient la nouvelle transcendance transmuée du Dieu fidéiste.

Après cette courte esquisse de la réelle et très sérieuse figure que

1. Hugo Friedrich, *Montaigne*, Paris : Gallimard, 1968 (chap. III en particulier).

Hugo Friedrich nous fait voir derrière le masque bonhomme et gaillard de Montaigne, on commence à deviner que la cause des réticences du *SM* réside moins dans la cautèle que dans un malaise de Gide face à la grande aisance de Montaigne. Ce malaise peut être détecté par une étude délicate des courbes de la sympathie dans *SM* et accessoirement dans *EM*. On trouve dans le *SM* six sections (de la 9^e à la 14^e) où Gide s'identifie avec Montaigne, sans réserve ou presque, sur la question de la liberté absolue de penser et d'agir ; il y a en outre sept sections (les 8, 17, 19, 20, 21, 22 et 24^e) où Gide s'identifie assez bien avec Montaigne, sauf quelques réserves, sur les questions de l'écriture et de la lecture ; mais dans les treize sections mentionnées la sympathie de Gide n'est pas très enthousiaste, ce qui se traduit par des commentaires peu vivants et peu originaux. Par contre, Gide-lecteur s'anime et anime son lecteur quand il lit les pensées de Montaigne qu'il cite dans les douze autres sections de *SM*. Dans les sept premières, il critique Montaigne avec une certaine âpreté sur les principes essentiels de la morale, tout en y insérant une pointe religieuse (1^{ère} section, fondement de la morale ; 2^e, le repentir ; 3^e, la voie moyenne ; 4^e, l'unité du corps et de l'âme ; 5^e, l'aspiration à l'absolu ; 6^e, mortalité de l'âme et polythéisme ; 7^e, la cautèle de Montaigne). Mais c'est dans un quatrième groupe (sections 15, 16, 18, 23 et 25) que Gide trahit avec une certaine émotion le fond de sa pensée. Dans la 15^e section, sa sympathie atteint son sommet quand il s'enthousiasme pour la trinité de Montaigne : un seul Dieu (le plaisir) en trois personnes (sensualité, santé, jeunesse). Gide-lecteur récolte ici les plus audacieuses citations des *Essais* (Pléiade, 307, 355, 742, 1074), entre autres : « les estroits baisers de la jeunesse, savoureux et gourmands, gloutons et gluants s'y colloient autres fois à mes moustaches et s'y tenoient plusieurs heures après [...]. L'extrême fruit de ma santé c'est la volupté. » Deux fois Gide crie à « l'admirable ». Au milieu de ses élans il ne peut s'empêcher de reparler du repentir, laissant ainsi percer sa préoccupation obsédante : il lui faut citer une pensée où Montaigne parle de « réparation et règlement », mais il s'en détourne aussitôt : il « avoue ne comprendre point du tout ce que Montaigne entend par là ». À la 23^e section il ne peut plus se contenir et livre le fond de sa pensée. Il commence par proclamer « excellente » la recherche par Montaigne d'une vérité toujours inaccessible, mettant par là à l'envers une grande pensée de Pascal. Après quoi, il condamne explicitement la cautèle de ce Montaigne « hypocrite » qui se soumet « aux saintes résolutions de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine ». Cette condamnation est prononcée par une cour suprême : « nous sommes en droit de voir, avec Sainte-Beuve, de la cautèle. »

Dans l'*EM* le désaccord sur le fondement de la morale, le catholicisme, la contradiction essentielle et le repentir est comme par miracle aplani, mieux encore, les *Essais* y sont superbement éclairés. Gide va même jusqu'à défendre la cautèle de Montaigne et à adoucir sa pointe à propos de Sancho Pança. Cela étant, que faut-il retenir des réticences et du malaise de *SM* ? Qu'aux yeux de Gide Montaigne est aussi scandaleux que commun. Sans foi ni loi, ne faisant que ce qui lui plaît, il ose dire avec un flegme inouï ce que Gide lui-même n'osera jamais dire aussi brutalement : il aime la volupté et la vie, ne se repent pas et s'en ressent même très bien. Il est en paix avec son Dieu, sa conscience morale et son esprit ; confortable dans un corps sain avec ses désirs, sa douilletterie et ses manies ; à l'aise avec son Église, son roi, ses pairs, sa femme et ses domestiques. Sa constitution est presque l'inverse de celle de ce Gide nerveux, névrosé, chétif, inquiet, insomniaque, cycliquement exalté ou déprimé, toujours plus ou moins en dehors de la réalité, mystique, tiraillé, pire encore, entravé par deux absolus. L'exigence de la pureté angélique l'empêche de posséder physiquement sa femme en paralysant sa sensualité, mais en même temps la conscience du péché de la chair l'empêche de jouir pleinement du plaisir des sens. En 1929, à soixante ans, Gidellecteur ne peut encore ni se libérer des repentirs de son enfance puritaine ni se pardonner d'avoir gâté son mariage angélique. L'enfer d'André Walter brûle encore. Le malaise du *SM* est celui d'un immoraliste malheureux face à un amoraliste heureux qui, vivant « négligemment », se sent parfaitement à l'aise (*SM*, 16).